

1. Giacchino Rossini (1792 – 1868) - *La calunnia e un venticello*, Barbier de Séville

La calomnie est un petit vent
une petite brise bien gentille
qui, imperceptible, subtile,
légèrement, doucement,
commence à chuchoter.

Tout doux, tout doux, à ras de terre,
à mi-voix, en sifflant,
elle court, elle bourdonne
dans l'oreille des gens
elle s'introduit habilement,
et étourdit et fait gonfler
les têtes et les cervelles.

Sortant de la bouche
le caquetage s'amplifie;
il se renforce peu à peu,
vole bientôt de lieu en lieu.
On dirait le tonnerre, la tempête
qui au coeur de la forêt
va sifflant, grommelant,
et vous glace d'horreur.

Finalement il déborde et éclate,
se propage, redouble,
et produit une explosion
comme un coup de canon,
un tremblement de terre, un orage,
Un tumulte général
Qui fait retentir les airs.

Et le pauvre calomnié, humilié, piétiné,
Sous l'opprobre publique,
Pour son grand malheur finit par crever.

2. Robert Schumann (1810 – 1856) - *Im schönen Monat Mai*, Les amours du poète op.48, poésie de Heinrich Heine

Au beau merveilleux mois de mai,
Quand tous les bourgeons jaillissaient,
Alors dans mon cœur
L'amour s'est levé.

Au beau merveilleux mois de mai,
Quand tous les oiseaux chantaient,
Alors je lui ai déclaré
Mon aspiration et mon désir.

3. Pauline Viardot (1821 – 1910) - *Berceuse cosaque* VWV 1067

Dors dans les plis de mon voile,
Dors, ô mon enfant;
Jusqu'à toi la pâle étoile
Glisse en souriant.

Je te dirai quelque conte,
Quelque simple chant;
Mais au ciel la lune monte,
Dors, ô mon enfant!

Du Terek longeant la rive,
Et rampant sans bruit,
Le Lesghin vers nous arrive,
A travers la nuit.

Sois sans crainte, ton vieux père
A vu maints combats
En riant clos ta paupière
Ne t'éveille pas!

Pour toi même de la guerre
L'heure sonnera
Aux caresses de ta mère
L'on t'arrachera!

Toi parti, combien de larmes
Je répands tout bas!
Que ton front est plein de charmes,

Ne t'éveille pas!
Dans les pleurs passant ma vie,
Plus de paix pour moi.
Nuit et jour pour toi je prie,
ou je rêve à toi.

Je me dis: sur ces parages
Que fait-il là-bas?
Dors sans crainte des orange,
Ne t'éveille pas!

Je te donnerai l'image
De ton saint patron
Ne crains pas dan le voyage
D'invoquer son nom.

Quand viendra l'heure suprême,
L'heure des combats,
Souviens-toi combien je t'aime,
Ne t'éveille pas!

4. Mikhaïl Glinka (1804 – 1857) - *Dai, Perun, bulatnyi mech*, (Donne-moi, Péroun, une épée d'acier), opéra Rouslan et Ludmila

Donne, Perun, une épée brune à ma main,
Bogaty, une épée endurcie au combat,
enfermée dans la tempête de la catastrophe par le tonnerre !

Que ses ennemis voient la lumière d'une tempête,
que leur terreur soit chassée du champ de l'ennemi,
que ses ennemis voient la lumière d'une tempête !

Ô Lyudmila, Lel m'a dit la joie ;
mon cœur croit que la nuit passera,
qu'un rocher doux me donnera à la fois ton amour et tes caresses,
et obscurcira ma vie de fleurs.
Non, ce n'est pas long pour louer l'ennemi !

Donne-moi, Perun, une épée renforcée,
mais pour la main, Bogaty, une épée durcie au combat,

liée par le tonnerre dans la tempête qui monte en flèche !

Que les yeux de l'ennemi se rencontrent avec une tempête,
Que leur terreur vienne du champ de l'ennemi !
Comme la poussière volante, je vais les disperser !
Les tours de cuivre ne sont pas une protection pour eux.

Aide-moi, Perun, à étonner les ennemis !
Les charmes effrayants ne me décourageront pas, ni ne me troubleront.
Donne, Perun, une épée brune à ma main,
Bogatyr, une épée endurcie au combat,
enfermée dans la tempête de la catastrophe par le tonnerre !

Aux ennemis, il a apporté une tempête en vue,
de sorte que leur terreur a été chassée du champ de l'ennemi!
À propos de Lioudmila, Lelle m'a dit la joie ;
mon cœur croit que la nuit passera,
que le rocher ramolli me donnera.

Et ton amour, et tes caresses,
et parsèment ma vie de fleurs.
Non, pour louer l'ennemi pendant un court moment !

Futilement, le pouvoir magique de Tuchi se déplace sur nous ;
Peut-être qu'il est proche, Ludmila, Douce heure du rendez-vous !
Dans le cœur, bien-aimé de toi, je ne laisserai aucune place au désir.
J'écraserai tout devant moi, si seulement l'épée était sur ma main !

6. Gabriel Fauré (1845 – 1924) - *Chanson du pêcheur* op.4, n°1
Poème de Théophile Gautier, Dédié à Pauline Viardot

Ma belle amie est morte :
Je pleurerai toujours ;
Sous la tombe elle emporte
Mon âme et mes amours.

Dans le ciel, sans m'attendre,
Elle s'en retourna ;
L'ange qui l'emmena
Ne voulut pas me prendre.

Que mon sort est amer !

Ah ! sans amour, s'en aller sur la mer !
La blanche créature
Est couchée au cercueil.
Comme dans la nature
Tout me paraît en deuil !

La colombe oubliée
Pleure et songe à l'absent ;
Mon âme pleure et sent
Qu'elle est dépareillée.
Que mon sort est amer !

Ah ! sans amour, s'en aller sur la mer !
Sur moi la nuit immense
S'étend comme un linceul ;
Je chante ma romance
Que le ciel entend seul.

Ah ! comme elle était belle,
Et comme je l'aimais !
Je n'aimerai jamais
Une femme autant qu'elle.
Que mon sort est amer !
Ah ! sans amour, s'en aller sur la mer !

9. Modeste Moussorgski (1839 – 1881) - *Le jour bruyant et agité a pris fin* (Cycle de mélodies « Sans soleil »)

Terminé est le jour vide, bruyant ;
La vie humaine est devenue silencieuse, endormie.
Tout est calme. L'ombre de la nuit de mai
Embrasse la capitale qui dort.

Mais le sommeil s'enfuit de mes yeux,
Et sur les rayons de la nouvelle étoile du matin
Mon imagination feuillette
Les pages de l'année passée.

Comme si à nouveau respirant le poison
Printanier des rêves passionnés,
Je ressuscitais dans mon âme le flot
Des espoirs, des impulsions, des illusions...
Hélas, ce ne sont que des fantômes !

Je suis las de ces foules mortes,
Et le bruit de leurs vieux ragots
N'a plus de pouvoir sur moi.

Seule une ombre, la seule de toutes les ombres,
M'est apparue respirant l'amour,
Et comme un fidèle ami des jours passés
S'est penchée doucement sur mon lit.

Et je lui ai rendue à elle seule
Toute mon âme dans une larme silencieuse,
Invisible à tous, pleine de bonheur...
En une larme, longtemps retenue en moi !